

## Le déclin de l'identité

Nancy Huston

Volume 39, Number 1 (229), February 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32521ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Huston, N. (1997). Le déclin de l'identité. *Liberté*, 39(1), 12–28.

NANCY HUSTON

## LE DÉCLIN DE L'IDENTITÉ ?

*Tout ce qui nous incommode nous permet de nous définir.*

*Sans indispositions, point d'identité.*

Cioran

*Le Seigneur crée ; l'homme peut recréer.*

David Homel

L'été dernier, au cours d'une petite virée en Charente-Maritime, j'ai accepté l'hospitalité d'une femme que je connaissais peu mais dont la gentillesse et la générosité étaient grandes et pressantes. Ayant fait pendant la journée plusieurs heures de tourisme intensif, je me retirai en fin d'après-midi dans la chambre qu'elle avait mise à ma disposition. Là, je respirai profondément, fis quelques mouvements de yoga, pris mon carnet et laissai les images et les impressions de la journée se décanter doucement dans ma tête, stylo en main. Mais, au bout d'une petite dizaine de minutes, alors que je commençais tout juste à me concentrer, mon hôtesse frappa gaiement à la porte de la chambre et entra en trombe, m'apportant une pile de choses pour me « distraire » et m'« occuper ». Je ne me souviens pas de tout ce qu'il y avait dans la pile. Entre autres : le numéro

---

spécial de *Télérama* sur la guerre civile en Algérie; un grand livre de photos sur l'ameublement des maisons suédoises; et le dernier roman d'un de ses auteurs préférés dont je me suis empressée d'oublier le nom.

La conversation avec cette personne (par ailleurs tout ce qu'il y a de plus aimable) était à l'avenant. Impossible de rester sur le même sujet plus d'une minute et demie. Et vous connaissez l'Égypte? Ah, c'est magnifique, absolument magnifique. Et l'Inde, vous y êtes allée? Moi non plus, mais j'en rêve, je suis en train de lire de petites choses sur l'hindouisme pour me mettre dans le bain. Oui, j'ai été à New York mais seulement pendant quarante-huit heures, ce n'est pas assez, c'était au retour d'un voyage organisé à La Nouvelle-Orléans. Ça m'a un peu déçue, la Louisiane, les bayous, tout ça, c'est un paysage assez triste. Non les œuvres complètes de Cioran, j'ai acheté le livre mais je ne l'ai pas encore ouvert – mon Dieu, il faut avoir le temps! Et le dernier Coelho, vous avez lu? Et ce nouveau film chinois, comment s'appelle-t-il? Vous savez, c'est le même réalisateur qui a fait... Oh oui c'est épouvantable ce qui se passe au Rwanda mais nos propres banlieues aussi, ça va barder, vous verrez – je n'aime pas beaucoup Pierre Boulez, je ne sais pas ce que vous en pensez – et Milan Kundera, oh oui il écrit en français maintenant! et pensez, en Tchécoslovaquie, cet auteur de théâtre, comment s'appelle-t-il? qui était en prison, c'est maintenant le chef de l'État! La Bosnie, quelle horreur, dire que c'est dans la même ville que la Première Guerre mondiale a éclaté, non je n'ai pas vu le film de Bernard-Henri Lévy mais sa femme Arielle Dombasle a joué dans un autre film que j'ai bien aimé, attendez que je cherche le titre, et à propos, la grève de la faim d'Ariane Mnouchkine, vous approuvez bien sûr, elle est venue ici avec sa troupe, ils ont joué une pièce de Molière,

c'était inoubliable. Très beau aussi, *Les Ailes du désir*, vous n'avez pas trouvé? Wim Wenders était au Portugal à un moment donné, vous connaissez Lisbonne? Moi, par hasard, j'y étais juste quinze jours avant l'incendie, quelle tragédie. Mais lors du tremblement de terre au Japon, les secours ont été trop lents. Et David Waco et O.J. Simpson, quelle violence, quand même. Mais venez dehors maintenant voir mes hortensias; vous verrez, ils sont superbes cette année!

C'est grave.

Il y a un siècle, un siècle et demi (et ce n'est *rien*, un siècle et demi, c'est la naissance de nos grands-parents ou de nos arrière-grands-parents, autant dire *rien*), les écrivains pouvaient encore viser à élargir les horizons de leurs lecteurs.

Tout comme nous autres modernes, le lecteur d'antan avait une existence tantôt heureuse et tantôt malheureuse, mais, comparée à la nôtre, la sienne était *restreinte à la réalité* à un point que nous avons beaucoup de mal à imaginer. Une réalité présente, plutôt que présentée, représentée. Il n'avait ni appareil photo, ni radio, ni téléphone, ni voiture; encore moins, bien sûr, un poste de télévision chez lui ou une salle de cinéma dans son voisinage, et je ne parle même pas des ordinateurs, des télécopieurs, des caméras vidéo, des visio-phones, des cédéroms et autres Internet.

Du matin au soir, ce lecteur ne savait *pour ainsi dire* que ce qu'il voyait, entendait, et touchait. Les rues de la ville ou du village où il évoluait n'étaient qu'elles-mêmes. Elles n'avaient jamais été enregistrées, doublées par leur propre image ou leur propre son, et encore moins envahies par des sons et des images venus d'autre part. *Seuls les mots* s'appliquaient à faire exister, dans l'ici et maintenant, des réalités d'ailleurs ou d'autrefois:

légendes et contes transmis par les aïeuls, divertissements théâtraux à l'occasion des fêtes, histoires de l'Évangile écoutées chaque dimanche, bibliothèque bleue ou romans de colportage, et enfin, pour ceux qui avaient davantage d'instruction et de loisirs : vrais romans (souvent en feuilleton dans le journal quotidien), vraie poésie, vraies pièces de théâtre.

Le lecteur de cette époque fréquentait presque exclusivement des gens du même milieu que lui, il n'avait évidemment pas de congé payé pour aller visiter d'autres régions ; la littérature, sous ses formes nobles ou vulgaires, était *son unique moyen de s'évader du réel* ; elle seule lui permettait de décoller du visible et du tangible, de se familiariser avec des milieux, des pays, des modes de vie mais aussi des mondes imaginaires différents des siens. (Je mets de côté ces merveilleux moyens d'évasion que sont la *musique*, car elle ne transmet aucun contenu précis, et le *rêve*, qui n'est pas un phénomène culturel.)

En dépit de la relative monotonie de son existence, ce lecteur d'antan avait quelques certitudes rassurantes. L'existence de Dieu était une certitude, par exemple ; et la vie après la mort, une quasi. Il avait aussi des traditions centenaires, et il y tenait : fêtes religieuses à date fixe, veillées d'hiver à la campagne, coiffes des femmes en dentelle, danses débridées après la moisson ou le soir du Quatorze-Juillet, dinde aux marrons à Noël, gâteaux de Pâques que l'on fait cuire comme ceci ou comme cela, bouteille de vin ou de bière que l'on débouche... En un mot, ce lecteur avait *une* identité culturelle.

Le lecteur contemporain, en revanche, en a mille : autant dire aucune. Même à la campagne, où ce genre de coutumes survit jusqu'à un certain point, l'arrivée des téléviseurs il y a trente ans a mis spectaculairement fin aux veillées : l'image a remplacé les mots et le poste,

usurpant la place symbolique du feu, est *devenu* le foyer, le centre convivial autour duquel s'assemblent les membres d'une famille... pour se taire.

Alors voici ce que je me suis dit, l'été dernier, quand j'ai enfin pu regagner ma chambre dans la maison de la dame si bienveillante et si chaotiquement cultivée : le rôle de l'écrivain, depuis un siècle et demi, s'est transformé du tout au tout. Nous ne sommes plus là pour faire miroiter d'autres réalités aux yeux de nos lecteurs, élargir leurs horizons, les faire rêver ou réfléchir à des choses nouvelles, démultiplier leurs expériences... Non, car ils ont déjà touché à tout. Ce soir, à la télévision, ils auront le choix entre un documentaire sur le vaudou au Bénin, un film policier américain des années quarante, un « débat de société » sur le sida, un panorama historique des Ballets du Bolchoï ; à la radio, ils pourront écouter du rap de Harlem, des chants religieux en hébreu, une meringue antillaise, un opéra de Monteverdi ; et, pour peu qu'ils habitent une grande ville et qu'ils veuillent bien sortir de chez eux, ils pourront visiter la Suède, l'Inde ou le Japon en allant aux festivals Bergman, Satyajit Ray ou Ozu ; assister à une pièce de Bertolt Brecht ou d'Eschyle, se pâmer devant un spectacle de danse sud-africaine ou un concert de musique expérimentale ; prendre l'apéritif aux USA, manger au Viêt-Nam, aller danser ensuite en Argentine et finir la nuit dans un pub irlandais.

Le rôle des intellectuels et des écrivains, me suis-je dit (ayant fermé à clef la porte de ma chambre pour faire comprendre à mon hôtesse que je dormais), serait maintenant, au contraire, de rétrécir. D'isoler. D'ériger des cloisons. De concentrer. D'écarter le flux affolant d'images et de bruits, de choix miroitants, d'informations et d'influences parasites. De faire le vide, le silence.

---

De dire une chose, une seule. Ou deux...  
mais en profondeur.

\*

À lecteur étroit, écrivain universel et à lecteur universel, écrivain étroit ? C'est là, je le reconnais maintenant, une idée simpliste surgie d'un mouvement d'humeur. La réalité, comme toujours, est plus complexe. À tête reposée, il faut essayer de nuancer. Reprenons donc.

Depuis que la littérature existe, on lui a collé des adjectifs nationaux. Il y avait littérature française, anglaise, allemande, russe, espagnole, etc., et ces épithètes avaient un sens, car effectivement les romans reflétaient (ou plutôt : cristallisaient) des aspects essentiels du pays où vivait leur auteur : paysages, sensibilités, types psychologiques, conflits sociaux ou raciaux, croyances religieuses et populaires, informations historiques et ainsi de suite. Si les écrivains voyageaient, ils rapportaient leurs descriptions exotiques pour les lecteurs de chez eux. (Pierre Loti ne décrit pas « le Japon » dans l'absolu ; son Japon est un Japon destiné aux yeux, aux oreilles et au palais français ; il en va de même pour la Venise de George Sand.) Même les écrivains qui s'installaient un temps à l'étranger ne laissaient planer aucun doute ; les intrigues, les atmosphères, les problématiques et les personnages des romans de Tourgueniev, malgré ses vingt années passées en France, demeurent résolument russes.

Comment cela se passe-t-il de nos jours ? En matière d'identité nationale ou culturelle, toutes les tendances sont représentées sur les tables de nos libraires, depuis le vagabondage (Chatwin, *Le Clézio*), jusqu'à la glossolalie (Joyce)... Mais je voudrais me pencher plus

particulièrement sur trois types d'écrivains contemporains, que j'appellerai les *polarisés*, les *pulvérisés* et, enfin, les *divisés*.

À l'un des extrêmes du spectre identitaire, donc, de nombreux romanciers modernes continuent de tirer leur inspiration essentiellement de l'enracinement dans une terre, une histoire, un peuple. Surtout dans les parties du monde où la littérature est naissante, récente, la référence à l'identité nationale est encore quasi obligatoire. La Martinique, par exemple, s'enorgueillit à juste titre d'avoir des auteurs de l'envergure d'un Patrick Chamoiseau ou d'un Raphaël Confiant, dont les livres évoquent avec une impressionnante énergie verbale les heurs et malheurs de l'île – son histoire, ses catastrophes naturelles et humaines, ses contes, son folklore. La situation de la littérature québécoise est à certains égards analogue : il s'agit d'une littérature jeune et donc encore grandement préoccupée par son identité (et, là aussi comme aux Antilles, d'une littérature qui entretient un rapport d'amour-haine avec la grande tradition française, dont elle est à la fois tributaire et indépendante.) Mais d'autres *polarisés* (on peut citer Toni Morrison, Russell Banks, John McGahern, les exemples sont légion) n'ont rien à prouver, rien à enseigner, leur appartenance à tel groupe ou à telle terre n'est pas (ou plus) conflictuelle ; seulement ils trouvent en arpentant ce mini-univers toute la richesse, tous les travers, tous les paradoxes de l'âme humaine et ils peuvent donc l'explorer tout au long de leur vie sans se lasser et sans lasser leurs lecteurs.

Le romancier qui a peut-être aspiré le plus ardemment à atteindre l'autre extrême du spectre, à savoir la démultiplication démente des identités (ou l'identité *pulvérisée*), c'est, à mon avis, Romain Gary. Gary a réussi cet exploit peu commun : être perçu par la postérité

comme un écrivain français alors que, né à Moscou en 1914, élevé à Wilno et à Varsovie avant de s'installer à Nice en 1928, il a quitté la France en 1940 pour ne revenir y vivre que vingt ans plus tard, tout en continuant de voyager comme un forcené, parlant couramment sept langues, écrivant ses livres et ses articles dans deux d'entre elles, et déclarant fièrement: «Je plonge toutes mes racines littéraires dans mon métissage, je suis un bâtard.»

Gary était un «bâtard», aussi, au sens propre du terme, et ceci explique beaucoup cela. N'ayant jamais été sûr de l'identité de son père, il a vécu depuis la naissance sous une série de noms d'emprunt (Roman Kacew, Romain Gary, Fosco Sinibaldi, Shatan Bogat, Émile Ajar). D'autre part, à cause des rêves mégalo-manes que faisait sa mère pour son avenir, il a pâti depuis sa plus tendre enfance d'une immense incertitude quant à sa propre existence. Une de ses blagues préférées était celle du caméléon qui devient bleu quand on le met sur du tissu bleu, rouge sur du tissu rouge... mais un jour quelqu'un le met sur un plaid écossais et il devient fou!

Qu'est-ce qui vaudra à Gary, malgré ses racines culturelles et nationales multiples, son estampille de Français authentique? Il se bat pour la France libre aux côtés du général De Gaulle, il est aviateur bombardier de 1942 à 1944, il est décoré de plusieurs médailles militaires et nommé Compagnon de la Libération... et, en même temps, il écrit en français un roman magnifique, qui manquera de peu le prix Goncourt et emportera le prix des Critiques: *Éducation européenne*. Ah! ça vous fait un grand Français, ça, il n'y a pas de doute, même à partir d'un petit bâtard juif russo-polonais.

L'après-guerre de Romain Gary est encore plus époustouflant. En 1945, lorsqu'il apprend (en même temps que le reste du monde) l'extermination massive des juifs européens, il a à sa disposition deux choix identitaires, tous deux parfaitement justifiés et hautement gratifiants : il peut se réclamer, soit de son appartenance au groupe des *héros* (les glorieux Résistants français) soit à celui des *victimes* (les pauvres juifs assassinés<sup>1</sup>). Or – et voici toute la grandeur et aussi toute la folie de Romain Gary – il ne choisira ni l'un ni l'autre de ces rôles. Au contraire, il s'empressera d'écrire un roman futuriste et farfelu sur l'oppression des Noirs à Harlem (*Tulipe*, 1946), suivi immédiatement d'un roman sur l'ambiance ignoble de l'après-guerre en France (*Le Grand Vestiaire*, 1948), mettant en scène un « collabo » sympathique.

Tout le reste de sa vie, Gary s'acharnera non seulement à connaître mais à *être* la totalité de l'humanité : ses romans se dérouleront dans le présent, le passé et le futur ; ils auront pour lieux d'action l'Italie, la Russie, l'Amérique du Sud, la Californie, New York, la Pologne, la Chine, la France, l'Espagne, la Suisse, Tahiti, la mer Rouge et j'en passe ; leurs protagonistes seront clowns, ambassadeurs, prostituées, intellectuels, policiers, vendeurs de tapis, vendeurs d'armes, petits garçons, aristocrates, anarchistes, hippies, violonistes juifs...

---

1. Remarquons au passage que ce sont les deux positions à partir desquelles il est loisible de proclamer une identité nationale, culturelle ou raciale : on existe soit en tant que peuple *héroïque* (les Américains roulant les mécaniques), soit en tant que peuple *victimisé* (les peuples autochtones ou les esclaves africains qui en firent les frais). De nos jours, la deuxième position est nettement plus prisée que la première ; il arrive aussi qu'un leader politique parvienne à jouer sur les deux tableaux (cf. : Louis Farrakhan, selon qui les Noirs sont une race supérieure, persécutée et opprimée par toutes les autres).

Ce que veut embrasser Romain Gary dans cette œuvre littéraire si généreuse, si océanique, ce n'est pas « l'humanité » en tant qu'entité abstraite, en tant qu'universel, mais – chose très différente – *tous les particuliers*. Sa propre absence d'identité, tout en lui infligeant une souffrance sans nom, le libère des cadres étroits dans lesquels la plupart d'entre nous sommes pris. Il ne se voit pas comme un homme sans détermination (il a des attaches fortes, naturellement, à certains paysages, à certaines langues, à certaines musiques), mais la multiplicité même de ses appartenances lui rend impossible d'adopter des positions chauvines. Il est agacé au plus haut point par tout ce qui ressemble à une fierté identitaire, qu'il s'agisse d'une identité raciale, sexuelle, nationale ou religieuse... Cette fierté lui paraît un leurre grave, une barrière à la communication.

Entre ces deux extrêmes (les écrivains à l'identité *polarisée* et à l'identité *pulvérisée*), une nouvelle espèce d'écrivain est apparue depuis un siècle environ, que je propose de baptiser l'écrivain *divisé*.

Pour être un écrivain divisé, il ne suffit pas de changer de pays (comme Henry James) ou de langue (comme Jan Potocki) : il faut en souffrir. En d'autres termes, il faut que ce déplacement remette en cause votre identité en tant que telle et devienne le thème principal, lancinant, de votre existence.

Le premier écrivain divisé, dans ce sens du terme, c'était peut-être Franz Kafka, écrivant en langue allemande dans une ville parlant le tchèque, l'homme pour qui rien n'allait de soi : ni le choix de sa langue d'écriture, ni son appartenance nationale ou religieuse, ni le fait d'être fils, fiancé, docteur en droit, employé dans une compagnie d'assurances, ni même son statut d'être humain (ne serait-il pas plutôt cafard ou blatte ?)

Kafka est-il une plume au chapeau de la « littérature allemande », ou bien un joyau dans la couronne de la « littérature tchèque » ? Question loufoque. De même, il est assez comique de voir la France et l'Irlande revendiquer fièrement, chacune pour « sa » littérature, les livres d'un écrivain comme Samuel Beckett – comme si son œuvre ne différait pas *foncièrement* de celle de Victor Hugo : l'auteur de *Fin de partie* ne s'est-il pas égosillé à proclamer sa répugnance pour toutes les appartenances, y compris celle à l'espèce humaine ?

À mesure qu'avance le XX<sup>e</sup> siècle, avec ses déplacements de populations, ses moyens de transport et de communication toujours plus rapides et plus perfectionnés, les écrivains divisés deviennent de plus en plus nombreux. Je pense bien sûr à Vladimir Nabokov, Gertrude Stein, Jean Rhys, R.M. Rilke ; plus près de nous à Salman Rushdie, Kazuo Ishiguro, Derek Walcott, Michael Ondaatje, Jorge Semprun, Milan Kundera, Hector Bianciotti, plus près de nous encore à Ying Chen, Linda Leï ou David Homel, et je pense aussi à des amis à moi, poètes ou romanciers exilés à Paris comme Leïla Sebbar, Adam Zagajewski, Luba Jurgenson, C.K. Williams, Adam Biro, ou encore aux écrivains de la diaspora haïtienne que j'ai eu la chance de rencontrer à New York, à Montréal et à Miami ; la liste est longue... et enfin, je l'avoue, je pense un peu à moi.

Ces écrivains ne sont ni *enracinés* ni *déracinés* ; souvent, du reste, ils perçoivent l'idée même de racines comme une illusion, voire une métaphore dangereuse. Ils ne sont ni *sédentaires* ni *nomades*. Ils sont *exilés*.

D'après Vera Linhartova, écrivain tchèque vivant en France, pour l'exilé volontaire, « le terme même d'"exil" est particulièrement inapproprié. Car pour qui part sans regret et sans le désir de revenir en arrière, le

lieu qu'il vient de quitter a une bien moindre importance que le lieu où il doit arriver. Il ne vivra plus désormais "hors de ce lieu", mais s'engagera sur le chemin qui mène vers un "sans lieu", vers cet *ailleurs* qui demeure à jamais hors d'atteinte. Tout comme le *nomade*, il sera "chez lui" partout où il posera le pied.»

J'ai du mal à imaginer un énoncé sur l'exil avec lequel je pourrais me sentir plus en désaccord. Le lieu, la langue que quitte l'écrivain déplacé, ce sont le lieu et la langue de son enfance. Comment ferait-il pour écrire quelque chose de vrai, de beau, de fort, s'il a mis une croix sur son enfance, bâillonné ou oblitéré toutes les émotions, toutes les images qui s'y rapportent, décidé d'avance que le lieu de son enfance a une « bien moindre importance » que le lieu où il doit arriver... ?

Le « sans lieu » n'existe pas : ou, s'il existe, c'est à l'extérieur du monde, dans le cosmos abstrait des idées qu'explorent les philosophes et les mystiques ; en aucun cas ce n'est le terrain du romancier ou de la romancière. Imaginer qu'un écrivain puisse être « nomade » et se sentir « chez lui partout où il pose le pied », cela relève ou bien de la dénégation ou bien de la naïveté. Personne au monde n'est, n'a jamais été, chez soi partout où il pose le pied : même pas les « vrais » nomades ! Au XVII<sup>e</sup> siècle, on aurait parachuté un Indien Blackfoot (nomade) dans la cour du Roi-Soleil à Versailles, il est à parier qu'il eût été légèrement mal à l'aise.

À première vue, il pourrait sembler que l'éloge lyrique de l'exil volontaire que fait Linhartova s'applique au cas (extrême) de Romain Gary. Mais non, même pas : celui-ci a expliqué à maintes reprises que s'il doit bouger sans cesse, c'est qu'il enrage de se sentir « enfermé pieds et poings liés (...) au fond de moi-même et haïssant les limites ainsi imposées à mon appétit de vie ou plutôt de vies ». Une seule fois, au bord de la

mer Rouge, grâce à une sorte de suspension du temps fournie par l'attente d'un passeport, il parvient, « une chique de haschisch aidant, à m'enfuir de cette colonie pénitentiaire qui condamne à n'être que soi-même ».

L'écrivain en exil, même volontaire, loin d'être « chez lui partout où il pose le pied », *n'est chez lui nulle part*. On me demande régulièrement : « Comme ça, vous êtes aussi à l'aise en anglais qu'en français ? » – et on croit à une boutade lorsque je réponds : « Non, aussi mal à l'aise. » Mais ce n'est pas une boutade. Si on est à l'aise, on n'écrit pas : un minimum de friction, d'angoisse, de malheur, un grain de sable quelconque, qui crisse, grince, coince, est indispensable à la mise en marche de la machine littéraire. L'écrivain divisé n'est pas un apatride. Ce n'est pas un citoyen du monde. Il connaît bien, non pas une culture (comme Jean Giono), ni toutes les cultures (comme l'ambitionnait Romain Gary), mais deux cultures ; parfois jusqu'à trois ou quatre, mais en général deux. Du coup, il a le point de vue de sa première culture sur la deuxième, et *vice versa*. Loin de dire : « Je suis de nulle part, donc vos petites querelles ne m'intéressent pas, ne me concernent pas », il dit souvent : « Puisque je peux être concerné par les problèmes de deux pays, je le suis par ceux de tous les pays ». Mais il ne se jette pas pour autant, la plupart du temps, dans l'arène de l'activité politique ; ce n'est pas un « écrivain engagé ». Non : il préserve l'écart. L'écart lui est précieux. C'est l'écart qui le fait souffrir. Comprendre. Écrire.

« Je m'aperçois que cette division dont j'ai pu souffrir, aujourd'hui j'y tiens et je veux la préserver. Cette division en danger permanent d'unité, d'unification, je ne sais quel serait le mot juste. Un déséquilibre qui aujourd'hui (...) me fait exister, me fait écrire » (Leïla Sebbar, *Lettres parisiennes*).

Voici ce que disent, me semble-t-il, ces écrivains d'une nouvelle espèce.

Ils disent, d'abord, que dans un monde où chacun peut choisir sa religion comme on choisit une marque de yaourt au supermarché, et en changer comme on change de chemise, nous n'allons plus pouvoir trouver de réconfort, de certitudes identitaires, de moyen de nous rassurer quant à notre existence, du côté de l'Autre.

Ils disent, ensuite, que nous en savons trop sur l'infiniment petit et l'infiniment grand, c'est-à-dire sur les chromosomes et les planètes, c'est-à-dire sur le caractère hautement arbitraire, improbable et donc dérisoire de notre présence sur la Terre. (« Et souvent et volontiers, écrit Pirandello dès 1904, dans son étonnant roman *Feu Mathias Pascal* – souvent et volontiers, oubliant que nous ne sommes que des atomes infinitésimaux, nous nous portons mutuellement respect et admiration, prêts au surplus à nous battre pour un menu morceau de sol ou à nous plaindre pour des choses qui, si nous étions vraiment pénétrés du peu que nous sommes, devraient nous apparaître comme de misérables babioles. »)

Ils disent qu'il ne pourra plus jamais y avoir, pour nous autres privilégiés malheureux, d'identité facile, évidente, donnée une fois pour toutes. Que les points de repère des lecteurs d'antan, c'était peut-être beau mais que c'est terminé. Que *je est un autre*, irrémédiablement. Que nous sommes d'emblée multiples, non seulement à cause du brassage des populations et des langues dans nos pays, non seulement parce que la télévision nous fait pénétrer *volens nolens* dans une kyrielle de cultures diverses – mais, plus profondément, plus existentiellement, parce que chacun de nous est la résultante d'un homme et d'une femme absolument irréductibles l'un à l'autre, et parce que,

dès la naissance, nous sommes littéralement fabriqués par le regard, l'attente, les gestes et les paroles de nos semblables.

Ils disent que subsistent néanmoins, et continuent d'être dignes d'intérêt, des particularités, des nuances, des différences, non seulement individuelles (ça, c'est facile), mais – oui, aussi – culturelles.

Ils disent, enfin, qu'être *deux*, même si c'est inconfortable, même si cela vous rend parfois nostalgique, voire dépressif, vaut mieux que d'être *un* (le mot identité, comme chacun sait, vient du latin *idem*, même)... et mieux, aussi, que d'être *trente-six* (pauvre Gary!).

La mélancolie fait presque toujours partie de la *Weltanschauung* de cette nouvelle espèce d'écrivain; l'auto-ironie aussi. Même lorsqu'ils sourient, on discerne souvent une légère tristesse dans leurs yeux. Écoutons-les...

« Et je ne suis même pas étranger. Je ne suis ni d'ici ni de là. Je suis de quelque part entre les deux, observa Gesser d'un ton mélancolique. » (David Homel, *Un singe à Moscou*)

« Les exilés, les nouveaux et même les anciens exilés, sont ainsi. Il y a en eux un mécanisme de balance qu'ils ne peuvent plus arrêter, ils comparent sans cesse, là-bas et ici, ici et là-bas, peut-être leur faudrait-il une nationalité rien qu'à eux, la nationalité d'ici et de là-bas, et du mélange spécial que cela fait et qui n'a pas de nom. » (Pierrette Fleutiaux, *Allons-nous être heureux?*)

Ou encore Salman Rushdie, dans une interview récente: « En clair, l'une des conséquences de la migration c'est que chaque aspect de la vie du migrant est remise en question (...). Littéralement tout ce qui concerne votre culture d'origine et votre système de croyances et du reste votre personnalité est remis en question, car (...) les racines du soi, classiquement, sont

censées se trouver dans le lieu d'où l'on vient, la langue qu'on parle, les gens qu'on connaît, et les traditions que l'on pratique. Et lorsqu'on migre (...), on perd ces quatre racines à la fois et on est soudain obligé de trouver une nouvelle façon d'enraciner son idée de soi.»

La double appartenance est moins sereine, moins sûre de soi que la « créolité » prônée par Chamoiseau et Confiant ; elle admire éventuellement mais n'imité pas les théories glossolaliques de Glissant et son « Tout-Monde » ; de même, elle a tendance à se méfier des jeux interlinguistiques à la James Joyce, car, pour elle, l'interpénétration des langues et des cultures ne relève pas de l'amusement. Et elle n'a à peu près *rien* à voir avec le lénifiant discours du « multiculturalisme » actuellement en vogue aux États-Unis, qui n'est souvent qu'un masque commode pour la réaffirmation des identités particulières les plus étroites, les plus visibles, sur un mode puérilement arrogant et intolérant, suffisant.

La division, au contraire, induit souvent un sentiment d'*insuffisance*, de culpabilité tous azimuts : le dédoublement peut se vivre comme duplicité, voire, dans les cas extrêmes (comme celui de Gary, justement) de schizophrénie.

Ces écrivains d'une nouvelle espèce savent qu'il est absurde d'être nationaliste, sectaire, fier de soi, et de mettre son talent au service d'une cause quelconque (révolutionnaire, morale, religieuse)... parce qu'il est absurde, déjà, ou alors miraculeux, ce qui revient au même, d'être en vie. Ces écrivains ne sont ni des héros ni des victimes. Ils portent sur eux-mêmes, et par conséquent sur l'espèce humaine, un regard sans complaisance. Ils s'intéressent davantage aux faibles qu'aux forts, et sont plus à l'aise dans le paradoxe que dans la parabole. Sauf cas de force vraiment majeure, ils ne font ni la morale ni la guerre. Il est rare qu'ils prononcent

---

des discours ou assument des responsabilités politiques. Ils fuient le chaos, quand cela leur est possible, plutôt que de le refléter dans leurs livres. Ils construisent, reconstruisent, sur la page, un monde où il leur est possible de respirer, de vivre. Leur pays c'est l'écriture. («*Notre seule nation c'est l'imagination*», dit quelque part Confiant.) Ils n'ont pas à cœur de flatter les certitudes, mais de les ébranler.

Voilà ce qu'ils font, voilà la seule et unique chose qu'ils font... mais en profondeur.